PHILOSOPHIE RATIONNELLE

LA
VIE POSTHUME

1re ANNÉE. — N° 7 Janvier 1886

SOMMAIRE :

L'IMMORTALISME
ET LA
QUESTION SOCIALE

L'humanité est soumise à l'universelle loi de l'évolution.

Elle s'achemine presque inconsciemment et comme mue par une force instinctive dans la voie idéale du progrès ; mais les phases qu'elle traverse dans ses transformations incessantes sont de caractères si divers, tant de mouvements d'action et de réaction se produisent dans le sein de cette unité collective — qui, tantôt en proie à une agitation fiévreuse, tantôt plongée dans une torpeur léthargique, n'a que de rares intervalles d'activité calme et régulière — l'humanité offre, en un mot, à l'étude philosophique un sujet si complexe, que les lois de son développement n'ont pu être encore nettement formulées et que le fait même de ce développement a été méconnu.

C'est en effet en considérant ces états successifs de surexcitation et d'affaissement, ces alternatives de grandeur et de décadence, que le penseur, dérouté, se décourage et se laisse aller parfois à maudire la race humaine et à prononcer sur elle le jugement qui la condamne à l'impuissance et la met hors la loi du progrès.

Condamnation injuste, car malgré l'inextricable enche-

vêtrement des faits historiques, on peut, en considérant l'ensemble, constater la réalisation progressive d'un état meilleur.

Même dans les temps les plus sombres, alors que le désespoir et la terreur semblaient planer sur les peuples et annoncer leur fin prochaine, sous une apparence de désorganisation irrémédiable, se préparaient les éléments d'un avenir plus heureux. A ces époques troublées, certains signes pouvaient indiquer que ce n'était pas l'agonie, mais une crise douloureuse, souvent longue, dont triompherait la vitalité du corps social et d'où elle sortirait éprouvée par la lutte et agrandie.

Mais en dehors de ces périodes critiques — semblables à des déserts arides et tourmentés que doit franchir une caravane pour se rendre dans des contrées plus hospitalières — en dehors des périodes de marche tranquille et de développement harmonique, l'humanité offre dans le processus de son évolution, des phases particulières où elle semble se trouver dans la nécessité de dédaigner, de nier même certaines grandes vérités afin de pouvoir porter toute son attention et tous ses efforts dans une direction délaissée jusqu'alors. Ayant poussé trop loin les conséquences de principes vrais, elle rejette ces derniers ; de même l'écolier inexpérimenté proclame le vide et l'inutilité d'une étude pour laquelle il a négligé certaines parties de la science dont la connaissance devient pour lui de première nécessité.

L'histoire nous offre de nombreux exemples de ce revirement, de ce changement de polarité de la pensée humaine.

Un phénomène de cet ordre se produit actuellement sous nos yeux et peut être considéré comme une des caractéristiques principales de notre siècle : Je veux parler de l'indifférence croissante pour les doctrines immortalistes, et de la prédominance accordée aux préoccupations terrestres.

Les spéculations sur la vie future, l'attente d'un au-delà réparateur de toute injustice, ont fait place à la recherche des moyens pratiques d'améliorer les conditions de la vie présente, aux revendications ardentes des déshérités ; les convictions religieuses ne sont plus en général qu'apparentes, affaire de naissance, de politique, d'intérêt ; tout est formalisme, la vraie foi se meurt ; et par contre, jamais le redoutable problème de la question sociale n'avait été posé tel qu'il l'est de nos jours, jamais l'intelligence et le sentiment

n'avaient été aussi fortement choqués par la vue des inégalités et des souffrances résultant d'une organisation vicieuse de la société, jamais le désir n'avait été si vif de les faire disparaître.

Au point de vue sociologique, peu à peu s'est creusée entre le présent et le passé une séparation profonde. Autrefois (d'une façon générale bien entendu) c'est à l'autorité religieuse que l'on demandait les règles de la vie individuelle et collective ; maintenant c'est de plus en plus à la philosophie et à la science.

La religion catholique prêcha au monde qui gémissait courbé sous le poids de misères et de fléaux sans nombre, le mépris des biens de la terre, le néant de l'existence et lui montra comme but de ses efforts une vie idéale de bonheur et de repos ; elle comprima pendant des siècles, grâce à une organisation puissante, toutes les révoltes de ceux qui voulaient penser, vivre, agir hors de sa tutelle. Mais cette épaisse enveloppe faite d'ignorance et de despotisme, ne pouvait toujours résister à l'action des éléments de progrès qui fermentaient dans son sein ; elle a volé en éclats et il n'en est resté que des débris impuissants à retenir les instincts de recherche et d'amélioration.

De grandes découvertes ont vu successivement le jour ; le pouvoir de l'homme sur la nature s'est accru avec une rapidité inouïe ; des penseurs hardis ont montré que l'âge d'or était devant nous et devait être notre œuvre, et des utopistes — ces prophètes, ces inspirés de la religion sociale — ont prêché la bonne nouvelle et réclamé pour tous une place au banquet de la vie matérielle et intellectuelle. Sous le souffle de la parole vivifiante de ces apôtres, la masse des misérables s'est relevée du profond affaissement où l'avaient plongée les doctrines de résignation et d'obéissance ; elle s'est demandé pourquoi l'excès de la richesse d'un côté, et l'excès de la pauvreté de l'autre, pourquoi toutes les facilités accordées à quelques privilégiés de développer les facultés de leur intelligence, tandis que la grande majorité était assujettie aux besognes les plus pénibles, au travail sans trêve, ingrat et machinal, bourreau de la pensée.

C'est en vain qu'on a essayé de leur répéter : « Heureux ceux qui souffrent, le royaume des cieux leur appartient ; n'essayez pas de sonder les desseins de la Providence, bénis-

sez ses arrêts, acceptez les maux qui vous accablent, portez vos regards vers les choses divines, vers ce qui ne périt pas ; enfants du péché traversez sans vous plaindre cette vallée de larmes et purifiez vos âmes pour mériter la vie éternelle. »

Peine perdue; cette façon de répondre à leurs cris de détresse, n'a pas donné satisfaction aux affamés, lesquels ont préféré prêter l'oreille aux réformateurs qui voulaient transformer l'organisation sociale pour donner à tous le bien-être. Ceux qu'on renvoyait au-delà de la tombe ont fait bon marché des décrets de Dieu et du paradis promis ; ils ont préféré Satan et l'enfer, et ont entrepris de rendre habitable leur demeure terrestre sans se préoccuper de ce que serait leur demeure céleste; et ils ont eu pour alliées la science et la philosophie dont les données se joignent aux instincts des êtres voués à la misère et à la douleur pour l'indication et la poursuite du même but.

Le problème de la vie future ainsi mis de côté ou résolu par la négative, du même coup a été supprimée l'opposition entre la terre et le ciel — l'une le moyen, l'autre le but, l'une le travail et la souffrance, l'autre le salaire et la félicité — cette vieille antithèse qui fait le fond de la plupart des doctrines immortalistes. N'agissant plus en vue d'un avenir posthume, ayant cessé de regarder la terre comme un lieu maudit, l'homme s'est appliqué avec plus d'ardeur à lutter contre les obstacles que les conditions extérieures ainsi que sa propre nature et le mécanisme économique et politique opposent à son développement. Et à cet égard on peut avancer sans paradoxe que le peu d'attention accordé aux choses de l'autre monde a contribué au progrès de la civilisation.

— Mais comment, dira-t-on, ne voyez-vous pas le spectre hideux du matérialisme qui vient répandre dans nos sociétés contemporaines les ferments de la corruption ; l'homme, sans la perspective d'un châtiment et d'une récompense après la mort, s'abandonnera à toutes les passions mauvaises; le bien, la vertu n'auront plus leur raison d'être ; chacun pour soi, plus de frein à la bête qui gronde en nous; c'est le retour à la barbarie, c'est le chaos, l'anarchie, etc... — Non, non ; tout en combattant le néantisme parce qu'il repose sur une erreur, je crois que la négation d'une vie future n'entraîne pas nécessairement l'abaissement du niveau du sens moral.

Ce dernier comme l'intelligence veut s'exercer et se fortifier, et de même qu'il a pu trouver des stimulants dans les superstitions et les croyances puériles, de même il saurait en trouver dans les croyances négatives.

Par suite en effet d'une évolution morale, dont nous n'avons pas à rechercher le pourquoi, mais dont la constatation est évidente, l'être humain est fatalement poussé dans la voie du dévouement et du sacrifice de lui-même. Continuant le règne animal, il a longtemps cherché — et cherche encore en grande partie — à ajouter à la somme de son avoir vital, sans se préoccuper du reste des êtres ; sa personnalité existait seule, tout devait être immolé à ce Moloch impitoyable; mais insensiblement la boussole du progrès a changé de direction ; peu à peu sont nés, ou mieux (car ils débutent chez les animaux) ont grandi les instincts altruistes, suivant l'expression peu harmonieuse des Positivistes ; l'action de l'homme de centripète, si j'ose dire, tend de plus en plus à devenir centrifuge ; sa manière d'être se transforme, elle était concentrée, individuelle, elle se fait expansive, collective; il vit dans tous ceux qu'il aide, qu'il aime; son existence se multiplie de toutes celles dont il favorise le développement.

Est-ce à dire que les doctrines immortalistes soient, sinon nuisibles, du moins inutiles, et qu'elles n'aient aucune part dans la marche ascensionnelle de l'humanité? Loin de là ; tant que la croyance en la survivance de l'être n'a eu pour fondement que la psychologie spéculative et la révélation, elle a été certainement — grâce surtout, à vrai dire, aux idées superstitieuses qui l'accompagnaient — l'un des facteurs principaux de la discipline de l'esprit; mais quand elle s'appuiera définitivement et universellement sur l'observation, elle sera féconde en résultats et ouvrira à l'ensemble des sciences de la vie un vaste domaine inexploré. La pensée humaine pourra revenir se désaltérer à cette source; les eaux en seront pures et salutaires. Car de même que la vie posthume est devenue accessible à de nouvelles méthodes d'investigation, de même aussi, elle devra ne plus être envisagée comme elle l'a été par la plupart des religions et des philosophies spiritualistes, dans ses rapports avec l'existence terrestre. Persister à considérer cette dernière comme une simple préparation à une vie supérieure, la regarder comme une punition, une expiation, une espèce de purgatoire ; ne voir en elle qu'un atelier de travail

dont la récompense est plus haut, qu'un vestibule sombre d'un séjour de délices, ce serait continuer une tradition stérilisée.

« Nous, pour qui le travail paie le travail, pour qui la vie est le salaire de la vie, dit Dumesnil, nous voulons vivre ». Eh bien, puisque vivre est le souverain bien, réjouissons-nous du prolongement d'existence dont les recherches psychiques nous donnent la certitude, et qui assure à notre activité une carrière illimitée, mais vivons également ici-bas, et au lieu de répondre aux murmures du malheureux écrasé sous le poids des iniquités sociales : patience ; au lieu de lui démontrer qu'il souffre parce qu'il l'a bien voulu, parce qu'il a dû commettre telle ou telle faute dans un passé qu'il ignore ;

Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise.

Disons-lui : « Oui, tes plaintes sont justes; tes cris de révolte sont l'appel désespéré du moribond qui se débat contre les tortures de l'agonie ; ton corps souffre, ta pensée se meurt dans ces bas-fonds humains, froide et noire région, où jamais ne pénètrent les chauds rayonnements d'une vie intellectuelle supérieure. Lutte donc sans repos pour sortir de ce gouffre de misère et d'ignorance ».

Etudions le monde supra-terrestre, faisons tous nos efforts pour que nos facultés intellectuelles et sensitives puissent s'alimenter largement dans la réalité encore mystérieuse d'outre-tombe ; mais quand nous voulons faire découler de cette étude des conséquences et des enseignements propres à élucider les problèmes qui touchent à l'organisation des collectivités humaines, quand nous voulons faire intervenir le fait de la survivance dans la discussion des questions sociales, ne perdons pas de vue que le but le plus élevé de l'homme est d'accroître la perfection de son être, de développer ses facultés, d'augmenter la somme de ses forces vives, de dilater son cœur et son cerveau, non pas dans l'espoir de jouir par delà le tombeau de je ne sais quel bonheur inconnu, mais pour puiser dans cet agrandissement même sa satisfaction et ses joies.

Dr K.

Nous publions volontiers les pages suivantes dont nous étions en possession depuis un certain temps et que le défaut d'espace ne nous avait pas permis d'insérer jusqu'ici.

Par contre, nous avons le regret d'annoncer qu'une indisposition assez sérieuse de notre ami Louis R. qui, heureusement, va mieux,

nous prive pour ce mois-ci d'un article que notre excellent collaborateur Alpha tenait beaucoup à faire paraître et auquel il a dû renoncer, afin de ne pas disposer de fluides qui peuvent être si utiles pour le moment au complet rétablissement de son médium.

SIMPLE HISTOIRE

Il était un malheureux jeune homme d'une intelligence rebelle qui, pour la troisième fois, venait de rompre une lance contre un programme de l'université.

Les inquisiteurs du savoir officiel appelés à lui infliger les tortures classiques, l'avaient éconduit avec les égards dus à un patient de complexion intellectuelle insuffisante pour supporter les questions ordinaires et extraordinaires. La palme académique pour cette troisième fois encore était restée incassable : se redressant d'elle-même elle avait couronné un autre front que le sien.

Pauvre jeune homme, modeste autant que brave il s'était dit, après chaque insuccès, que vouloir ayant été proclamé pouvoir il arriverait un jour à enlever à la belle Minerve une de ses clefs mystérieuses avec lesquelles le domaine de l'entendement n'a plus de portes absolument closes.

Entre-temps cependant — et bien inconsciemment — il faisait ou produisait de bien belles choses ce pauvre jeune homme.

Les vieilles femmes l'appelaient sorcier, les dévots damné, les demi-savants médium, les savants halluciné. Ces derniers lui appliquant les lois de la tératologie intellectuelle l'auraient volontiers occis pour le bien de la science séculaire.

Ce qu'il avait dépassait en particularités étranges toutes les données de la céphalalogie : il était affecté du savoir inconscient, lui le martyr du savoir conscient.

Et de fait il était journellement constaté par les délimitateurs scientistes que de véritables thèses philosophiques ou de véritables et fort belles poésies coulaient de sa plume inconsciente ou du pied de son petit guéridon comme l'eau coule d'une fontaine.

Le jet de ce merveilleux savoir par les extrémités de ses doigts ou de sa table était toujours continu et rapide ; toujours profond et beau ; toujours personnel et invisible. D'au milieu

des inextricables dédales d'une physiologie abstraite il s'élançait soudain avec une grâce toute idéale dans les régions les plus élevées et les plus lumineuses de la poétique.

Pour notre souffreteux du savoir, point de travail d'imagination : les questions les plus abstruses étaient depar sa table résolues de la façon la plus facile du monde. Notre pauvre jeune homme souvent mis à l'écart par la portée des réponses en était venu à ne presque plus formuler les demandes; car modeste — nous l'avons dit — il rendait à sa table ou à ses doigts l'hommage de son admiration, en ne s'attribuant pas l'intelligence que ceux-ci produisaient.

Si méchanceté et bêtise sont de parenté proche, nos doctes ont fait montre des mêmes titres de filiation en infligeant à notre pauvre jeune homme les plus cruels tourments.

Jugez-en. Eux qui lui avaient refusé par trois fois la palme académique ont cherché et réussi à lui démontrer ex cathédra, qu'il était malgré son peu d'intelligence notoire d'une intelligence foncière de la plus belle eau; qu'eux-mêmes ne produisant le beau que sous le puissant levier du travail assidu, n'étaient que de la petite bière à côté de lui qui produisait currente calamo et par des procédés de casse-tête chinois, les plus substantielles thèses sur le savoir en général.

Surpris dans sa modestie profonde, cette découverte descendit en lui sous la forme d'un intempestif orgueil mal contenu dans le cercle de sa maladie intellecto-inconsciente.

Se révélant capable jusque dans le bout de ses ongles, jusque dans le pied de sa table, il allait demander au cénacle du savoir officiel les titres honorifiques, quand nos doctes lui firent remarquer qu'aucun précédent n'accusait malheureusement encore dans les annales des facultés qu'un diplôme quelconque eût été accordé aux phénomènes inconscients de l'intelligence; qu'il fallait tout d'abord rendre homogènes ses facultés cérébrales afin que sa conscience put embrasser tout le contenu de sa masse encéphalique; que ce résultat lui permettant de se connaître en totalité, on pourrait alors faire droit aux revendications de son talent.

De l'oppression causée par une lourde et basse atmosphère se sentir tout à coup transporté dans les régions des brises fraiches et légères pour retomber ensuite dans un gouffre étouffant, tels seraient les effets de la chûte finale que fit notre pauvre jeune homme.

Mais l'angoisse du savoir est persistante comme la chimère. Rien de plus dangereux qu'un rôle d'incompris : c'est le vide cherchant à se concréter par lui-même.

Se persuader savant sur les affirmations des scientistes et ne pouvoir distiller ce savoir dans le moi de sa propre conscience, n'est-ce pas du tentalisme moral à outrance !

Certain qu'il suffirait de relier les deux extrémités d'une fibre nerveuse quelconque pour répandre dans toutes les parties de son cerveau ce puissant et inconnu savoir, il allait demandant en grâce à tous les manipulateurs de chair humaine la soudure de la fibre interrompue.

Peine perdue, nos doctes médecins, experts dans l'art de faire croire au possible de l'impossible, sont restés impuissants dans cette thérapeutique d'un nouveau genre.

Pauvre jeune homme! les courses folles après son ombre intelligente semblaient à chaque instant faire péricliter ce peu de savoir qu'autrefois modestement il se reconnaissait. Se comprenant de moins en moins, impuissant au milieu des impuissants thérapeutes, il secouait violemment et désespérément sa pauvre tête dans le vague espoir de faire tomber dans le canal de sa faible conscience ce savoir qui l'honorait au détriment de sa raison. Ces secousses le fatiguaient douloureusement ; mais les douleurs l'excitaient.

Alors sous l'attente d'un pressant désir de succès il s'exaltait en cherchant la poésie dans les beautés infinies de la nature.

Par une belle nuit d'été, sous les chaudes étreintes d'une brise folle et caressante, il contemplait ces pointes diamantées de la voûte céleste qui semblaient refléter les sublimes rayonnements de son invisible génie.

Mais hélas ! ces élans poétiques n'avaient que la durée d'un éclair ; et triste, baissant la tête, il retrouvait le pauvre ameublement de sa conscience, en constatant que cette belle nuit se réduisait à ses yeux aux prosaïques proportions d'un vide sombre et profond ; et que le ciel et ses brillants sourires n'étaient que l'immensité muette des mondes inconnus.

Par une dérision amère son désespoir seul, en balayant l'enthousiasme, présentait l'aspect d'une sauvage poésie. Tel le poltron poussé par un implacable ennemi sur les bords de l'abîme, trouve dans sa folle terreur force et courage.

Petit élève, il insultait les grands maîtres. O' Descartes

s'écriait-il ! Où est ton ombre ! Où est ton fameux aphorisme *Cogito ergo sum*. Je pense, donc je suis, as-tu dit, et certain d'avoir trouvé la base du doute individuel, tu t'es cru autorisé à fonder ta doctrine célèbre. Erreur, grand homme, car moi je suis et ne peux arriver à avoir conscience de mes propres pensées.

Exprimer ses pensées et ne pouvoir penser à ces pensées ? Tu ne prévoyais sans doute pas qu'un jour l'être humain se trouverait dans ce terrible dilemme, *être ou ne pas être*, qu'Hamlet ne croyait pouvoir appliquer que sur le seuil de l'autre monde.

Et ces accès de désespérance troublant sa raison, il sentait s'éteindre son petit lui-même, pendant que sa petite table ou ses doigts toujours profonds en philosophie ou agréablement légers en poétique, continuaient, à son grand désespoir, leurs merveilleux entretiens.

Délaissé par nos certifiés savants, impuissant à suivre les conseils de sa table, est-il besoin de dire comment finit notre pauvre jeune homme ?

Un accès de fou rire le conduisit inconsciemment un jour, dans ces tristes cellules où la camisole et les douches martyrisent le corps et consument la flamme vacillante de la raison.

Et puis un autre jour, l'œuvre destructive achevée, un aliéniste en signant le décès de notre pauvre jeune homme, crut de sa dignité d'enregistrer les causes étranges qui avaient caractérisé sa folie.

Et ce fut tout. La science impuissante constata, consigna et renvoya à d'autres temps l'explication rationnelle du phénomène étrange du savoir inconscient.

Pauvre jeune homme ! et pauvre Science ! direz-vous ? soit; mais nous, nous adressant à ceux qui possèdent une part de vérité sur cette puissance inconsciente, nous ajouterons : pauvres spirites ! Car si notre malheureux jeune homme a été poussé à la folie par les démagogues de la science, ceux-ci par contre sont poussés aux conclusions systématiques par le mysticisme absurde dont le plus grand nombre de spirites font parade ; mysticisme acceptant sous bénéfice d'un inventaire dérisoire toutes les élucubrations plus ou moins fantaisistes de sujets dits médiums, dont le rôle souvent rappelle les illusionnés ou illuminés des temps fanatiques,

mysticisme enfin qui repousse par son côté mythologique, la spéculation la plus élémentaire, en attribuant à des Esprits supérieurement gendarmes, le processus des lois de Justice, rabaissant ainsi le Dieu qu'il encense aux attributs d'un vulgaire fétiche.

Il fut un temps où les fils dégénérés de 93 jetèrent la liberté, l'indépendance et la Justice aux pieds d'un colossal sabreur et plus tard entre les débiles mains de cette vieille race d'oppresseurs qui se nommaient rois. Ce temps n'est plus : la liberté grandit et brise les derniers obstacles vermoulus de la bêtise humaine que les religions de tout acabit couvrent et protègent de leur boisseau.

A vous spirites de ne pas attirer sur vos têtes le titre de fils dégénérés d'Allan Kardec, en faisant tomber dans les ténèbres d'un mysticisme quelconque, la sublime découverte de la vie posthume, qui n'attend pour se répandre en bonne nouvelle sur toute la surface du globe, que la poussée glorificatrice de la science.

Allan-Kardec tressaillera de bonheur et de joie lorsque son vieux livre de la découverte reposera enseveli sous les couronnes de fleurs que le progrès lui aura tressées.

Médium Auditif : Louis R. Alpha.

L'ACTION SPIRITE UNIVERSELLE

Allan-Kardec, faisant allusion à la marche du spiritisme, s'exprimait ainsi dans *la Genèse* : « Il n'est aucune science « qui soit sortie de toutes pièces du cerveau d'un homme ; « toutes, sans exception, sont le produit d'observations suc- « cessives s'appuyant sur les observations précédentes, comme « sur un point connu pour arriver à l'inconnu. »

Nous avons tenu à citer ces quelques lignes du penseur émérite qui occupe la première place parmi les vulgarisateurs de notre belle philosophie, afin de répondre avec lui à ceux de nos correspondants qui ne manquent déjà pas de nous dire qu'en nous écartant sur certains points importants du *Livre des Esprits* nous nous séparons par là-même du spiritisme.

Il est certain que si l'on devait considérer comme inséparables les mots spiritisme et kardécisme, et faire de ce dernier le synonyme d'immobilisme, nous n'éprouverions aucune hésitation à nous avouer anti-kardéciste. Mais s'il est vrai, ainsi qu'Allan-Kardec lui-même le reconnait, que le spiritisme, marchant avec le progrès, ne puisse être ni débordé, ni dépassé par la raison qu'il saura toujours s'assimiler quelque idée nouvelle et durable qui se produise, il s'ensuit que l'on ne peut être véritablement kardéciste que si l'on est réellement progressiste.

Nous avons donc lieu d'espérer que cet éminent Esprit daignera seconder nos efforts qui consistent à nous unir à quiconque travaille à élargir la route du progrès et à combler l'ornière profonde creusée par le mysticisme.

Nous ne sommes nullement ému des anathèmes que peuvent nous lancer les descendants des féroces croyants à qui nous devons l'inquisition, les dragonnades, la Saint-Barthélemy et autres saintes atrocités ; mais par contre nous ne pouvons montrer la même indifférence envers ceux qui vont répétant sans cesse aux spirites : « Vous vous dites le progrès, « vous vous dites l'avenir, vous vous dites le fait, et si l'on « parcourt vos journaux et vos livres c'est toujours le même « pain moisi des vieux préjugés que vous offrez en guise de « nouveau pain de vie ; c'est toujours dans vos réunions les « mêmes génuflexions devant la même antique entité arbi- « trairement créant, punissant et récompensant. »

Ces récriminations nous touchent, parce que nous sentons bien que si elles sont en partie exagérées, elles restent pour une bonne part fondées.

Il est trop vrai que dans bien des groupes on se croirait un peu à l'Eglise ; on y respire comme un parfum de sacristie ; on y prie comme dans les chapelles, oubliant que la prière, en elle-même, est moins une question de mots qu'une question de sentiment, et que le murmure des lèvres loin d'élever la pensée ne peut que la rapetisser et la maintenir, terre à terre et captive.

Il est certain que si l'on entend par prière l'expression de certains sentiments intimes qui s'élèvent d'autant plus haut

et atteignent d'autant mieux le but qu'ils sont moins surchargés de mots; s'il s'agit d'un acte essentiellement privé, exprimant en un langage ineffable et secret, que toute parole articulée affaiblirait, certaines aspirations, un certain état de l'être, heureux ou anxieux ; la prière ainsi comprise s'explique aussi facilement que le rire exprimant la joie et les pleurs la douleur.

Mais ce que l'on ne peut se figurer c'est une assemblée où à un moment donné, l'un des assistants dirait : Allons pleurons... En quoi est-il plus raisonnable et plus pratique de dire : Allons prions... En quoi est-il plus facile de prier à volonté que de pleurer à volonté ? Mais, dira-t-on, il est des prières toute prêtes que l'on peut apprendre comme un perroquet et réciter comme le prêtre récite son bréviaire. C'est précisément là qu'est le danger, c'est pourquoi nous faisons-nous un devoir de le signaler.

*
* *

Nous plaçons si haut l'idée spirite, nous avons une confiance tellement grande dans l'influence considérable qu'elle est appelée à exercer dans le monde entier au triple point de vue moral, politique et social que nous ne pouvons nous défendre de regretter amèrement que la plupart de nos coreligionnaires, avec la meilleure bonne foi sans doute, cherchent en quelque sorte, à en limiter l'action et à la renfermer dans les données d'une banale question de piétisme et de religiosité.

Nous attendons quant à nous un rôle beaucoup plus étendu de l'action spirite, nous allons même jusqu'à penser que cette action est illimitée.

Une vérité, d'ailleurs, qui n'embrasserait pas l'universalité des choses et des êtres, qui n'occuperait pas le poste d'avant-garde en tout et partout laisserait supposer qu'elle est dominée elle-même par une idée plus puissante et plus avancée, et c'est ce que nous nions.

C'est pourquoi en affirmant le fait, en affirmant le spiritisme, nous affirmons par là-même que rien, absolument rien ne s'exerce et ne s'est jamais exercé en dehors de son action.

Tout se tient, tout se lie, tout s'enchaîne, évolutionnant constamment du pire au mieux, du mieux au bien. Toutes les philosophies s'accordent à le reconnaître, mais les spirites seuls le prouvent en démontrant que les éléments qui composent l'humanité présente étaient les mêmes hier et seront les mêmes demain.

Tout ce qui est a été et sera. Telle est la loi de nature expliquant le mieux la marche lente, fatale et continue de toutes choses et de tous les êtres vers le progrès.

Il en est, il est vrai, qui volontiers méditeraient encore de s'opposer à cet irrésistible progrès, ne se doutant pas, les aveugles, qu'ils n'arriveraient qu'à le comprimer et que l'explosion serait d'autant plus forte que plus longue aurait été la résistance et plus longtemps accumulés les précautions et les obstacles.

Le passé de ce côté répond de l'avenir : interroger l'humanité à tous les âges de sa destinée, n'est-ce pas constater le même affligeant spectacle ? autoritarisme, opulence et bon plaisir en haut, obéissance passive, privations et misères en bas ; la fausse science régnant sur l'ignorance qu'elle exploite et perpétue par l'éteignoir, le glaive et le goupillon.

Comment expliquer qu'ayant la force, le nombre et le pouvoir, les classes dirigeantes aient vu peu à peu faiblir, chanceler et finalement tomber leur puissance et leur autorité ?

Par nulle autre cause que l'action spirite qui ne cessa jamais de se manifester, comme la Terre, elle aussi, ne cessait de tourner déjà sur elle-même, avant Copernic et Galilée.

Ce sont les milliers de victimes que les despotes sanguinaires avaient cru supprimer et qu'ils n'avaient abouti qu'à rendre plus vivantes et plus libres en les dépouillant de leur accessoire vêtement de chair, qui, après s'être retrempées un certain temps dans un milieu inaccessible aux machinations de leurs persécuteurs, reprenaient la vie, de plus en plus décidées à l'offrir en holocauste à la même cause.

A ce duel sans merci ont succombé les séculaires et lourds pouvoirs du passé, et devront succomber de même les oppresseurs de l'heure présente. Car si les temps sont moins som-

bres ce n'est pas encore la clarté. Celle-ci ne sera qu'autant que le droit sera, autant que la force brutale ne primera plus la force morale, autant que le bras, qui est le subordonné, obéira et que le cerveau commandera obéissant lui-même à la conscience.

Or la conscience étant l'essence de tout ce qui est bien, et la bonne intention, synonyme de bonne conscience, portant en soi la force, alors qu'au contraire le mal n'a que l'impuissance et l'incohérence pour auxiliaires et compagnes inséparables, il est à prévoir qu'un jour viendra fatalement où le bien vaincra et règnera.

Que toutes les bonnes intentions aux bonnes intentions s'unissent afin d'en hâter l'avènement, et que disparaissent enfin à jamais avec le vieux monde qui s'effondre et croule, toutes les oppressions, toutes les superstitions, tous les faux dieux qu'enfantèrent les âges de trop longue servitude et qui pèsent encore d'un poids si lourd sur tant de pauvres âmes dévoyées et craintives, et saluons cette grande lumière qui, sous le nom de spiritisme éclaire et guide à travers le labyrinthe de leurs destinées non-seulement tout être venant en ce monde, mais les morts eux-mêmes.

***

Aussi, étant donné que le spiritisme, en proclamant désormais réels et prouvés les rapports entre les vivants et les morts, constitue, non une faveur, non un privilège particulier, mais l'une des forces les plus propres à transformer l'humanité, et aux bienfaits de laquelle ont droit par là-même sans exception, bons, moins bons et mauvais, nous croyons que ceux-là s'abusent beaucoup qui, parmi nous, rêvent une société modèle d'adhérents spirites et semblent s'imposer l'ingrate et irréalisable tâche d'en expulser les indignes et les tarés.

D'autres ont pu faire de l'exclusivisme et dire : « hors de nous pas de salut », les spirites ne sauraient les imiter sans renier en même temps les principes dont ils s'inspirent, principes que chacun porte en soi, qui ne sont dévolus exclusivement à personne, dont aucun pouvoir ne peut se dire le dispensateur, nulle puissance ne pouvant faire que ce qui est

ne soit pas, ni que le cœur et le cerveau, ces deux interprètes de l'âme, irréfutable affirmation elle-même du spiritisme, cessent l'un de battre et l'autre de penser.

Un triage serait donc déjà difficile, s'il s'agissait pour les spirites de se constituer en une secte déterminée quelconque, mais le tenter devient tout-à-fait insensé quand on pense que l'une de leur plus noble préoccupation doit tendre constamment à élargir leur cercle d'action et y englober peu à peu toute l'humanité.

Ce but, qui est celui à atteindre, ne pouvant être réalisé que lorsque chacun en particulier aura été frappé par l'évidence du fait, il nous reste à souhaiter que quiconque le possède, le propage. Tant mieux si c'est par l'effet de la médiumnité désintéressée que la vérité rayonne ; tant mieux encore si la médiumnité rétribuée contribue aussi à la propager. C'est affaire, ici, de for intérieur et de responsabilité personnelle où nous ne nous reconnaissons pas le droit de nous immiscer. Ce qui importe, c'est la réalité bien démontrée des facultés. Ces conditions étant données, nous ne nous plaindrons jamais du trop grand nombre de sujets ; plus on en comptera, plus vite la bonne nouvelle fera le tour du monde.

M^us^ GEORGE.

"EL CRITERIO ESPIRITISTA" ET LA "VIE POSTHUME"

Un passage d'une lettre du Dr Wahu, insérée dans le n° 3 de la *Vie Posthume*, faisait allusion à la tendance des peuples de langue espagnole « courbés depuis longtemps sous le joug du catholicisme » à faire un spiritisme chrétien, sinon catholique ; *El Criterio Espiritista* (octobre 85) après nous avoir affectueusement souhaité la bienvenue, et approuvé la campagne que nous avons entreprise — qu'il reçoive ici nos meilleurs remercîments — proteste un peu contre l'opinion de notre honorable correspondant, et défend par les quelques lignes suivantes ses compatriotes :

« Nous devons faire remarquer à notre cher collègue que les spirites espagnols ne sont pas aussi mystiques qu'il le

supposé ; quoique, si cette affirmation était exacte, nous serions justifiés par le fait, qu'ayant senti peser sur nous une atmosphère si lourde de curés et de moines, pendant si longtemps, il ne serait pas étonnant que ceux qui en faisaient partie et qui petit à petit se sont désincarnés, cherchent à continuer à nous inspirer, même se trouvant du côté d'outre tombe, et lorsqu'ils se réincarnent de nouveau, reviennent avec des tendances identiques, et ce que nous regrettons le plus, avec les mêmes habitudes; mais nous le répétons la *Vie Posthume* changera d'avis lorsqu'elle nous aura étudiés plus posément. »

Oui, nous le reconnaissons volontiers, ces tendances mystiques sont la conséquence forcée de l'état de choses antérieur — passé rappelé d'ailleurs dans la lettre du Dr Wahu — il est possible qu'elles soient moins répandues et moins accentuées en Espagne et dans l'Amérique du sud qu'on aurait lieu de le supposer, mais elles y existent ; c'est ainsi qu'un spirite de Buenos-Ayres, Sénor Cosmé Marino, écrivait à M M.-A (Oxon) (qui cite ce passage dans son récent discours au meeting de la "London Spiritualist Alliance"). « Les spiritualistes se divisent en deux écoles antagonistes : 1° ceux qui acceptent la loi du Progrès et considérant le spiritualisme comme une science positive, voient dans le fait des relations avec les Esprits un rayon central de vérité illuminant le passé et le futur. 2° ceux qui ignorent la loi du progrès, se retranchent dans les codes et les dogmes et étouffent le germe plein de vie de la vérité sous les rites et les formules d'une foi dogmatique. »

Notre excellent confrère de Madrid est avec les premiers : « le spiritisme est un, dit-il, comme est une la science et la vérité » et nul doute que les spirites appartenant à cette race espagnole si ardente et si passionnée pour la vérité, ne parviennent à se dépouiller entièrement des habitudes de religiosité étroite et formaliste dont, plus peut-être que tout autre peuple d'origine latine, les compatriotes de Cervantès ont été pétris et saturés.

VARIA

A travers les Journaux

La *Revue Spirite* contient dans ses derniers numéros une série d'articles sur la personnalité divine par M. Fauvety. L'excellent écrivain et philosophe continue la tâche commencée dans ses publications antérieures ; *Religion laïque*, *Bulletin mensuel*, etc ; il cherche à détruire l'idée de Dieu horloger, de Dieu extérieur au monde, et voudrait y substituer l'idée « de Dieu immanent dans l'univers matériel qui n'en est que la représentation objective, de Dieu qui est la Raison universelle et absolue, comme il est la vie universelle et plénière et l'existence dans son infinitude. »

Nous regrettons de ne pouvoir suivre l'auteur dans les longs développements — non terminés du reste — qu'il consacre à cette belle conception, laquelle, ainsi qu'il le dit lui-même, peut être considérée comme tenant à la fois du Panthéisme, du Polythéisme et du Monothéisme. Il répond dans le dernier numéro à une réflexion que beaucoup, et nous sommes du nombre, ont dû faire : Comment l'auteur concilie-t-il la qualité de personne qu'il donne à Dieu, le Moi Conscient de l'Univers, comme il aime à l'appeler, avec ses propositions précédentes ? J'avoue, malgré ses explications, ne pas encore bien saisir ce point particulier de sa théorie.

Au sujet du mot Dieu, qu'on nous permette ici une simple remarque : Ce mot sert à représenter des idées si dissemblables, souvent même opposées, il a tant de synonymes différents tels que : Créateur, Architecte, Cause première, Soleil des Soleils, Père, Seigneur, Etre, Loi, Raison, Grand Tout, l'Un, l'Absolu, l'Infini, l'Inconnu (ce n'est pas le moins juste) etc... qu'employé seul il n'a pas de signification précise. Ceux qui font usage de ce terme dans les discussions ou l'énoncé de leurs doctrines philosophiques devraient donc comme M. Fauvety, déclarer quel est le sens et la portée qu'ils entendent lui attribuer.

Croire à Dieu sans commentaires explicatifs, est une formule élastique qui prête à la confusion, car elle réunit sous la même bannière, Voltaire et Veuillot, Giordano Bruno et Torquemada, le libre-penseur et le sectaire, la victime et le bourreau.

On s'occupe beaucoup, depuis quelques années, dans les pays anglo-saxons surtout, d'Occultisme, de Théosophisme, de Boudhisme ésotérique... Est-ce que l'Orient et l'Occident après avoir durant tant de siècles accompli séparément leur évolution historique, doivent arriver à mêler leurs civilisations si différentes, à confondre leurs énergies, et à marcher de concert dans la voie du progrès. C'est ce que pensent et désirent certains philosophes qui sont convaincus que l'Orient sous une apparence d'incurable inertie, renferme des germes de développement futur et, comme dit Lamennais, de fortes et vivantes racines. Il existerait même, affirme-t-on, dans l'Inde une classe d'hommes privilégiés, qui, de génération en génération, auraient accumulé des trésors de connaissances, presque ignorées du reste du monde. Les représentants actuels de cette science ésotérique ont jugé le moment opportun, nous dit M. Dramard dans la *Revue Moderne*, pour intervenir d'une manière ostensible et vigoureuse dans les affaires terrestres, et pour révéler toutes les vérités compatibles avec les intérêts intellectuels et moraux de l'humanité. C'est dans ce but que leurs disciples, le colonel Olcott et Madame Blavatzki, dont nos lecteurs ont certainement entendu parler, ont fondé il y a neuf ans la Société Théosophique des États-Unis. Ce tronc principal a émis de nombreuses branches un peu partout : dans l'Inde, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, etc. Il en existe une à Paris qui se propose d'initier le public français à l'Étude de la philosophie des sages Mahatmas. Elle va publier sous peu le *Théosophiste Français*.

Jusqu'à présent, les spirites de notre pays, ont assez froidement accueilli les doctrines théosophiques, qui refusent (en dehors de quelques rares exceptions) à ceux qui ont quitté la vie terrestre, la possibilité de communiquer avec les êtres qu'ils ont laissés ici-bas. Une autre raison de cette réserve,

réside, croyons-nous, dans la difficulté qu'éprouve le lecteur français, habitué aux expositions claires et simples, à saisir ces systèmes compliqués, qui lui apparaissent comme un fouillis inextricable d'arguments et d'idées. Aussi, remercions-nous, M. René Caillé, notre vaillant confrère, qui dans l'*Anti-Matérialiste*, s'efforce avec le concours de son distingué collaborateur, M. Barlet, de nous familiariser avec des spéculations si nouvelles pour notre intelligence. »

Dès qu'un personnage connu a quitté le milieu terrestre, son premier soin est de venir par l'intermédiaire des médiums, nous faire ses confessions; c'est avec un empressement bien digne d'éloges qu'il met publiquement son âme à nu et nous permet d'y lire ses pensées les plus intimes; il avoue sans réticences ses fautes, ses erreurs, ses faiblesses; il se soucie fort peu de la renommée et de la popularité qu'il avait acquises, vanité des vanités; il regrette de n'avoir pas fait tout le bien qu'il aurait pu et se laisse aller à la repentance.

Il est tellement changé que souvent, écrivain de mérite, personnalité littéraire, pendant qu'il était parmi nous, il n'hésite pas dans ses confidences posthumes à puiser dans le réservoir commun ; l'originalité est la moindre de ses préoccupations. C'est à croire que de l'autre côté, quelque malicieux Caron, avant d'admettre dans sa barque ceux qui se sont élevés au-dessus du niveau des vulgaires mortels, les condamne à aller comparaître devant le tribunal de la foule dont ils étaient naguère les chefs, dépouillés de toutes les qualités qui faisaient leur mérite et leur grandeur. Belle leçon d'humilité et d'égalité.

Victor Hugo n'a pas échappé à cette discipline salutaire ; *dura lex, sed lex*. De nombreux médiums ont été ses porte-paroles et les journaux spirites nous ont donné quelques échantillons de la nouvelle manière de notre grand poète et écrivain.

Quantum mutatus ab illo...

On accuse souvent les spirites de déployer un zèle dépourvu de critique; ce reproche n'est-il pas parfois mérité, et n'y

a-t-il pas un abus ou une erreur dans la profusion avec laquelle sont répandues dans les publications et livres spirites, les communications attribuées à de grands esprits et qui ne rappellent guère leur origine présumée. ? Au reste, en dehors de ce cas particulier, n'est-il pas permis de dire d'une façon générale, que ce large esprit de critique, condition indispensable de toute recherche, ne tient pas une place suffisante — en France du moins — dans les méthodes suivies pour l'étude des faits et de la philosophie spirites. Prenons garde de nous isoler, et de nous enfermer dans un système immuable ; tenons compte des travaux de ceux qui cherchent, en dehors de l'intervention des Esprits, l'explication des phénomènes médianimiques ; et aussi, admettons, souffrons parmi nous, sans crier au sacrilège, je dirais même, souhaitons la diversité des opinions, la lutte des idées, la libre discussion, cette épreuve nécessaire d'où sortent, agrandies et purifiées les œuvres et les acquisitions de l'esprit humain.

Le *Light* de Londres, est un des journaux spirites les mieux rédigés et les plus intéressants. Discussions philosophiques, critique, relation de faits, tout ce qui, en un mot, a trait à l'étude des divers aspects de la question spirite, s'y trouve réuni dans une large mesure et traité avec une grande compétence. Il a publié dernièrement dans ses colonnes, une traduction complète par M. C. Massey, du récent pamphlet de Hartmann sur le spiritisme, — traduction éditée depuis en un volume — et une discussion sur les théories du philosophe allemand, est ouverte dans ce même journal. Nous sommes moins favorisés en France que nos voisins d'Outre-Manche, car nous ne possédons pas encore de traduction française de l'ouvrage du disciple de Schopenhauer, ouvrage sérieux, et digne de l'attention des partisans comme des adversaires du Spiritisme. Malgré qu'il ait été écrit dans le but de combattre « la croyance superstitieuse aux Esprits qui s'étend comme une épidémie », il est permis d'avancer sans paradoxe qu'il fournit plutôt des arguments pour que contre cette croyance, et nous ne serions pas surpris si, plus tard, Hartmann était

amené à souscrire à ces paroles d'un autre philosophe, son compatriote, J. H. Fichte : « Malgré mon âge et mon éloignement des controverses du jour, je sens qu'il est de mon devoir d'apporter mon témoignage au grand fait du spiritualisme ; personne ne devrait garder le silence. »

R.

London Spiritualist Alliance — *Discours du Président M. M. A. (Oxon).*

Il existe à Londres une société dite *London Spiritualist Alliance* présidée par M. W. Stainton Moses, M. A. (Oxon), écrivain bien connu du public anglais, et qui, à des connaissances élevées, joint une activité vraiment extraordinaire, tout entière consacrée à la propagation et au développement de la vérité spirite.

L'année dernière à la suite d'un meeting tenu par la « Lond. Sp. Al. » il fut unanimement décidé que le Conseil de cette association ferait les premières démarches en vue de réunir en confédération, sur une base d'égalité, les sociétés s'intéressant aux mêmes études. M. M. A. (Oxon) fut chargé d'écrire à toutes les sociétés connues, ainsi qu'aux organes spirites du monde entier, afin de provoquer leurs réflexions et leurs manières de voir ; il reçut des réponses de toutes parts et dans un remarquable discours prononcé le 13 nov. dernier : *Spiritualism at home and abroad* (le spiritualisme chez nous et au dehors), il nous donne quelques extraits des observations et des remarques faites par ses nombreux correspondants. Rien d'intéressant comme cette revue, sorte de panorama (borné il est vrai à quelques parties isolées), du monde spirite. Les opinions exprimées sont variées et quoique généralement favorables à l'idée d'une alliance spirite universelle, diffèrent souvent sur les moyens pratiques de la réaliser.

Mais de cet ensemble de communications émanées de sources si diverses, se dégage nettement ce fait plein d'enseignements : la répulsion pour tout credo, la condamnation de toute tentative pour instituer des dogmes, et pousser ainsi le spiritisme dans les voies ténébreuses du fanatisme et de l'intolérance.

Aussi M. M. A. (Oxon) cherchant à établir les principes

communs à tous, enferme, comme il le dit lui-même, sa foi de spiritualiste, dans une coquille de noix : « Une vie spirituelle, complément de l'existence physique, ininterrompue par la mort, et une communion entre le monde spirituel et le monde matériel » — c'est la reconnaissance pure et simple du fait spirite — et il croit qu'en prenant ces propositions comme base, il serait possible de réunir en une vaste société tous les spirites et les spiritualistes « tous ceux qui s'occupent de quelque façon des phénomènes ou de la philosophie de ce qu'on appelle le spiritualisme. »

Dans une lettre circulaire, accompagnant l'envoi de son discours M. M. A. (Oxon) nous annonce « qu'un plan simple de confédération où se trouveront ni croyance ni dogme, nous sera soumis sous peu de temps. » Nous attendrons de posséder le projet promis, avant d'entrer dans la discussion de ce sujet; mais quelle que doive être notre manière de voir, quel que soit le sort réservé à cette noble entreprise, nous n'attendrons pas pour adresser à celui qui en a pris l'initiative et la direction, nos plus sincères félicitations pour son courage et son dévouement.

Dans son discours, M. M. A (Oxon), ne s'est pas borné à entretenir ses auditeurs de la Confédération des Sociétés Spirites ; il a tracé en outre les grandes lignes d'un plan de recherches pour l'étude scientifique des phénomènes médianimiques dans le sein de la « Lond. Spir. All. » Il classe sous les huits points suivants le but à poursuivre.

1° Favoriser le développement de méthodes plus exactes de recherche.

2° Comptes-rendus plus exacts des faits observés.

3° Réglementation convenable pour l'admission dans les cercles, de telle sorte que les éléments dont ils sont composés soient plus homogènes.

4° Graduation des cercles pour qu'ils puissent offrir un cours complet et progressif d'investigation et d'instruction.

5° La plus grande sollicitude pour les médiums.

6° Le développement d'un plus grand nombre d'experts, qui puissent alléger ceux, peu nombreux, qui existent, du poids qui pèse maintenant sur eux seuls.

7° De meilleurs matériaux pour notre presse spiritualiste, provenant d'un plus vaste champ de phénomènes, plus exactement classés.

8° Augmentation de l'utilité de cette alliance.
Nous ne ferons pas non plus maintenant un examen critique de cette seconde partie si importante de l' « address » du Président. Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur ces questions d'organisation intérieure, qui préoccupent aussi les spirites de notre pays, car, dernièrement deux articles se rapportant à cet ordre d'idées, ont paru simultanément dans deux journaux spirites de Paris : la *Revue Spirite* et *le Spiritisme*.

Publication nouvelle. — *Les étudiants swedenborgiens libres, Revue trimestrielle, abonnement 4 fr. par an s'adresser au secrétaire*, M. B. Leconte, *à Noisy-Le-Roy (Seine-et-Oise)*.

Dans cette intéressante publication les disciples de M. A. Cahagnet se proposent de continuer la marche de recherches d'examen de leur chef vénérable et regretté.

« Il nous parait superflu lisons-nous dans le premier « numéro — d'arborer un autre drapeau que celui que nous « transmet notre grand remueur d'idées, et sur lequel conti« nue d'être inscrit comme par le passé : recherches, prudence « et examen. »

« Les Etudiants swedenborgiens » font part dans leur troisième numéro de la perte douloureuse qui les frappe, par la désincarnation de Mme A. Cahagnet qui n'a survécu que quelques mois à son infatigable et bien-aimé compagnon qu'elle sut, par ses puissantes facultés et son grand cœur, si bien seconder et consoler.

Il vient de se fonder à Paris sur l'initiative de M. Auffinger, directeur de la *Chaîne Magnétique* un **institut magnétologique** dont les séances ont lieu les 2 et 4me vendredi de chaque mois dans le local de l'*Union Spirite Française*, Galerie de Valois, 167 (Palais Royal).

Le Directeur-Gérant : Mme GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et Cie, rue Chevalier-Roze, 3 et 5.